
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 7 (1979)

DOI: 10.11588/fr.1979.0.49310

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MICHAEL WERNER

FRERES D'ARMES OU FRERES ENNEMIS?
HEINE ET BOERNE A PARIS (1830-1840)

Le sujet de mon exposé¹ est à la fois nouveau et ancien. Ancien, parce qu'il est en effet d'usage, depuis maintenant 150 ans, de considérer Heine et Boerne comme une sorte d'astre double² dont les parties constitutives se définissent l'une par rapport à l'autre, c'est à dire par leur différence. Mais ce faisant, on a trop souvent oublié de repérer le centre de gravité commun à ces deux étoiles, qui fait qu'elles constituent un ensemble. Mon propos sera donc différent. Je chercherai pour ma part, tout en respectant la spécificité des deux protagonistes, à mieux cerner la nature de leur parenté, de leur affinité profonde, ce qui, je l'espère au moins, permettra de les voir sous une lumière nouvelle.

Cette démarche n'a, en fait, rien d'original, puisqu'elle ne fait que reprendre une tradition largement répandue dans la critique littéraire de l'époque, avant que les deux auteurs ne se soient ouvertement brouillés. Citons à cet égard une remarque de Joseph Willm, qui écrit en 1830, dans un compte-rendu critique des oeuvres de Boerne:

*Parmi les écrivains allemands qui se sont élevés depuis 1815 et qui ont le mieux compris les nouveaux intérêts de leur patrie, deux surtout, Heine et Boerne, méritent une attention particulière.*³

Finalement, c'est seulement après le livre de Heine de 1840 intitulé »Ludwig Börne. Eine Denkschrift« qu'on a commencé à dissocier véritablement les deux auteurs, et nous observons alors un mouvement en deux temps: dans un premier temps, l'opinion publique dans sa quasi-totalité jette l'anathème sur Heine, au profit de Boerne qui se trouve ainsi glorifié par les attaques indécentes. Cependant, l'échec de la Révolution de 1848 ainsi que les transformations profondes du mouvement libéral pendant la deuxième moitié du 19^e siècle font tomber Boerne dans un oubli de plus

¹ Cet article reprend le texte d'une conférence prononcée le 26 janvier 1979 à l'Institut Historique Allemand de Paris.

² Pour cette image, déjà largement répandue au 19^e siècle cf. par exemple Rudolf GOTTSCHALL, *Die Deutsche Nationalliteratur*, t. I, Breslau 1855, p. 448.

³ (Joseph) W(ILLM), *Oeuvres de Louis Boerne*. Premier article. In: *Nouvelle Revue Germanique* 1830 (t. V), p. 240.

en plus profond alors que, pour des raisons différentes, l'oeuvre de Heine trouve sa place dans le patrimoine culturel allemand.

Cette constatation ne nous intéresse ici pas pour ses implications historiques ou esthétiques, mais en ce qu'elle influence les données actuelles de notre étude. En effet, si Heine a bénéficié de recherches continues et particulièrement importantes au cours de deux dernières décennies, Boerne au contraire n'a guère attiré les chercheurs. Ce déséquilibre se répercute non seulement au niveau des recherches de base et de sources, mais aussi au niveau des jugements, dans la mesure où, si on commence aujourd'hui à s'intéresser de nouveau à Boerne, cela se fait en général dans la perspective heinéenne,⁴ d'où certaines déformations inévitables. Ainsi, après avoir constitué l'échec le plus flagrant dans la carrière littéraire de Heine, le livre sur Boerne a pris aujourd'hui une ampleur telle que l'accès à Boerne en est rendu difficile.

S'il s'agit donc de libérer l'image de Boerne de l'emprise que continue d'exercer sur lui la vision partielle de Heine, nous n'abandonnons pas pour autant la méthode heuristique de la comparaison, puisque c'est le lien entre les deux protagonistes qui nous intéresse en premier lieu. A cet effet, nous commencerons par dresser un tableau des données biographiques et idéologiques qui sont à la base de leur combat commun tel qu'il a été mené et perçu avant que les divergences n'éclatent; ensuite, nous exposerons les antagonismes qui ont amené les »frères d'armes« de 1831 à se métamorphoser en »frères ennemis«, pour finalement dépasser cette opposition en cherchant à montrer le côté artificiel des argumentations respectives ainsi que les recoupements essentiels qui apparaissent à travers cette argumentation.

La parenté de Boerne et de Heine est d'abord liée à leurs origines. Tous deux sont issus, on le sait, de familles juives allemandes dont les activités relèvent du commerce et des transactions financières. Ces activités ont apporté aux deux familles une certaine aisance matérielle, de sorte que, sur l'échelle sociale, on peut les situer au niveau de la tranche supérieure des classes moyennes. Boerne, qui est né en 1786, et Heine, né en 1797, re-

⁴ Citons, parmi les derniers travaux: Norbert OELLERS, Die zerstrittenen Dioskuren. Aspekte der Auseinandersetzung Heines mit Börne. In: *Zeitschrift für Deutsche Philologie* 91 (1972), Sonderheft, pp. 66-90; Inge RIPPMANN, Heines Denkschrift über Börne. Ein Doppelporträt. In: *Heine-Jahrbuch* 1973, pp. 41-70; les explications de Klaus BRIEGLEB dans le t. IV de son édition de Heine, *Sämtliche Schriften*, Munich 1968-1976 (Sigle: BRIEGLEB), pp. 651-874; le commentaire exhaustif fourni par Helmut KOOPMANN (que je n'ai plus eu l'occasion d'utiliser pour le texte de ma communication) dans le t. 11 de Heine, *Sämtliche Werke*, Düsseldorf Ausgabe (Sigle: DHA), t. 11, Hambourg 1978, pp. 405-630.

présentent la première génération qui, pour des raisons d'ailleurs pas nécessairement identiques, fait des études supérieures, couronnées, dans le cas de Heine, par un doctorat en droit, et, pour Boerne, par un doctorat en philosophie qui, en réalité est de l'économie politique. A la suite de leurs études, tous deux se tournent vers une carrière dans l'administration, qui, du fait du décalage dans le temps (Boerne est l'aîné de Heine de onze ans), est encore ouverte pour Boerne: après l'émancipation politique et juridique des Juifs en Allemagne sous l'égide napoléonienne, il peut occuper en 1811 un poste dans la municipalité de Francfort, poste dont il est déchu lorsque, en 1815, le sénat annule les dispositions libérales adoptées sous l'Empire. Heine, lui, se fait baptiser à la suite de l'obtention de son doctorat afin de poser sa candidature à un poste d'avocat dans la ville de Hambourg. Ce plan ayant échoué à la fin de l'année 1825, il envisage de se faire habilitier pour enseigner l'histoire et la philosophie à l'université de Berlin, mais hésite devant les difficultés administratives ainsi que devant la réticence des amis berlinois. C'est ainsi que Boerne, dès 1818, et Heine, à partir de 1826, s'engagent dans la carrière difficile d'un écrivain et publiciste de métier aux activités à la fois journalistiques et littéraires, Heine gardant quant à lui une »antenne« poétique alors que Boerne se consacre exclusivement à son rôle de publiciste. Il est d'ailleurs significatif qu'à partir de 1827, ils se retrouvent auteurs de la même maison d'édition, l'éditeur Julius Campe de Hambourg qui essaie de se tailler une image de marque en tant que promoteur de la jeune littérature libérale et »progressiste« de l'Allemagne.

Renforcés dans leur convictions libérales par l'échec de leurs tentatives d'insertion sociale, ils ont pris position de plus en plus nettement contre le régime politique de l'Allemagne qu'il est inutile de caractériser devant un public d'historiens. Avec une acuité croissante, ils sont devenus les porte-paroles d'une critique libérale de la restauration politique en Allemagne, et, en même temps, les précurseurs d'une nouvelle littérature »engagée« qui, devant la répression des mouvements libéraux, refuse de se réfugier dans un passéisme romantique ou dans un royaume de l'art privé de toute incidence politique. Leur critique d'un Etat de plus en plus étranger à l'évolution réelle de la société, les flèches qu'ils décochent contre les institutions pesantes comme celle de la censure, les accusations qu'ils lancent contre la politique conservatrice de l'Autriche et de la Prusse, trouvent un écho favorable parmi les milieux de la jeune bourgeoisie libérale, les étudiants oppositionnels, les universitaires mécontents de l'intrusion grandissante de l'Etat dans leur autonomie récente. Dans l'atmosphère lourde qui caractérise l'opinion publique de la Confédération germanique dans les années vingt, les écrits de Boerne et de Heine font sensation et assurent à leurs auteurs un succès relatif.

L'entente entre Boerne et Heine à cette époque est illustrée par la rencontre des deux écrivains en novembre 1827, lorsque Heine, en route pour Munich où il compte occuper son poste de rédacteur des »Annales politiques«, passe par Francfort et rend visite à son confrère. Le récit de cette rencontre que Heine livre douze ans plus tard dans son ouvrage sur Boerne, reflète bien – malgré quelques inexactitudes dans les détails⁵ – l'accord mutuel sur les grandes questions politiques du moment ainsi que sur les tâches respectives des jeunes écrivains imprégnés de *l'idée nouvelle de l'ère nouvelle*⁶ qui s'annonce. Les divergences dont Heine fait état quant aux domaines de la philosophie et de l'art,⁷ apparaissent aujourd'hui comme des restrictions mentales, voire comme des interprétations »après coup«. Cette large identité de vues s'exprime en particulier dans les tomes III et IV des »Reisebilder« où Heine, sans pour autant le nommer, reproduit des prises de position politiques très proches de celles de Boerne.⁸ Enfin, aussi bien les observateurs de l'époque que la critique littéraire actuelle s'accordent à attribuer à Heine et Boerne le mérite d'avoir créé une prose spécifique pour démasquer la réalité politique et idéologique du système en place. Cette technique, qui est fondée essentiellement sur une subjectivité débordante et sur la perspective ironique, qui tend à éclairer le lecteur par des rapprochements inattendus, des associations de mots et de choses venant de domaines différents, des changements de perspectives non signalés bref, par la mise en place d'une rhétorique nouvelle adaptée aux conditions d'expression propres à la situation politique de la Restauration, cette technique a été créée par Boerne,⁹ puis développée et affinée par Heine. En fait, Boerne décrit bien la situation avant 1830 lorsqu'il dit, à la vue du tome IV des »Reisebilder«, *Ich sprach so allein in dieser Zeit, und Heine hat mir geantwortet*.¹⁰

C'est dans cette constellation qu'intervient la Révolution de Juillet, sans doute l'événement politique le plus marquant dans la carrière des deux écrivains. Elle les trouve tous deux dans un état de grande lassitude morale et physique, mais réveille en eux un enthousiasme nouveau et les amène, conformément à leur communauté de vue et de situation, à Paris,

⁵ Il est bien évident que les conversations rapportées par Heine sont, pour une large part, fictives et, en tout cas, synthétiques; cf. BRIEGLER, p. 775 sq. Par ailleurs, notons que la coulisse dressée par Heine autour de leur promenade commune à travers Francfort, est également fictive: la fête juive de Chanukka dont il fait état n'a pas coïncidé avec la date de son séjour à Francfort en 1827.

⁶ HEINE, Werke, ed. ELSTER, Leipzig 1887-1890 (Sigle: ELSTER), t. VII, p. 255.

⁷ ELSTER t. VII, p. 39.

⁸ Cf. Eberhard GALLEY, Heine und die Burschenschaft, in: Heine-Jahrbuch 1972, p. 89.

⁹ Cf. Paul SANTKIN, Ludwig Börnes Einfluß auf Heinrich Heine, Bonn Diss. 1913.

¹⁰ BÖRNE, Sämtliche Schriften, ed. Inge und Peter RIPPmann, Düsseldorf 1965-69, t. III, p. 170.

capitale du mouvement libéral. Boerne y accourt le premier, en septembre 1830, brûlant d'envie d'être le témoin des événements historiques qui ébranlent le système politique de l'Europe. Heine le suit de huit mois, apparemment un peu plus hésitant, mais néanmoins guidé par le même sentiment que c'est sa place et qu'il faut l'occuper. Ainsi, Heine et Boerne se trouvent pour la première fois en contact direct permanent.¹¹ Rapidement, ils doivent se rendre compte que leur séjour à Paris se transformera en exil volontaire et que, par conséquent, ils se trouveront placés devant le problème de leur intégration sociale en France. Enfin, dans la mesure où le régime issu de la Révolution de Juillet se stabilise, prend une certaine tournure, ils se verront confrontés, en dehors de la situation politique de l'Allemagne qu'ils continuent de combattre d'un commun accord, à une autre constellation politique pour ainsi dire au second degré, la monarchie constitutionnelle telle qu'elle fonctionne en France. Cette deuxième réalité politique, qui se superpose à la première en révélant une étape historique ultérieure à celle qui a cours en Allemagne, mais en dévoilant en même temps la face nouvelle d'une révolution libérale bourgeoise qui ne fait que remplacer le pouvoir féodal par celui de l'argent, contraindra Heine et Boerne à prendre position par rapport à l'évolution du mouvement libéral. Nous reviendrons ultérieurement sur les différences d'appréciation que cette évolution engendre chez les deux hommes et nous reprenons provisoirement le fil des informations historico-biographiques.

Boerne, après avoir pris contact avec les Allemands à Paris auxquels il est lié pour des raisons familiales ou culturelles – pour ceux qui connaissent un peu la question je cite les familles Leo et Valentin, le docteur Koreff, les Beer, Hiller, Sichel, etc. – commence à fréquenter des cercles politiques français: il vient aux soirées de Lafayette (chez qui il est introduit par Edouard Gans), et fréquente le salon du peintre Gérard où il rencontre Stendhal, David d'Angers, enfin il est invité aux soirées du député Andre de Férussac et à celles de François Mauguin, un des chefs de l'opposition républicaine parlementaire. Par ailleurs, il noue des relations avec les membres de l'opposition allemande à Paris qui commence à se manifester à partir de l'automne 1831. Ainsi, en novembre de cette année, il reçoit la visite de Hermann Wolfrum, jeune commis voyageur en train de devenir le chef de file de la jeune association patriotique allemande, qui, au nom de 200 à 300 Allemands de Paris, lui propose une collaboration politique en vue d'exercer une pression sur le développement des affaires politiques de l'Allemagne.¹² Lorsque, au printemps 1832, à la

¹¹ Lorsque, le 18 ou 19 mai 1831, Heine arrive à Paris, Boerne se trouve à Baden-Baden. Ce n'est que le 26 septembre qu'ils se retrouvent à Paris.

¹² BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. III, p. 426

suite de l'agitation politique dans le Palatinat (la création de l'association allemande pour la liberté de la presse) se dessine un mouvement de solidarité parmi les Allemands de Paris qui débouchera rapidement sur la mise en place d'une filiale parisienne de l'association, Boerne y prend une part prépondérante. Il affirme son soutien à la bonne cause, participe à la réunion préparatoire du 23/24 février,¹³ et, lors de la séance constitutive du 26 février, il prend la parole pour prononcer un discours mobilisateur.¹⁴ (C'est d'ailleurs cette réunion que décrit Heine au livre 3 de son ouvrage sur Boerne où il résume le style de celui-ci: *Er sprach sehr gut, bündig, überzeugend, volksmäßig; nackte, kunstlose Rede, ganz im Bergpredigerton.*)¹⁵ Boerne est également cité parmi les orateurs de la réunion du 28 février,¹⁶ et on peut voir en lui, avec de bons arguments, l'auteur de l'appel »*An die Deutschen Arbeiter in Paris*« de mars 1832, signé *Wolf- rum, Leipheimer, Kargl*, diffusé à la fois comme tract et comme article dans la presse oppositionnelle.¹⁷ Le 12 mars, il répond à une invitation du député républicain Marc-Antoine Jullien, rédacteur de la »Revue encyclopédique« et (ce qui n'est pas sans intérêt) un des premiers représentants du néobabouvisme naissant, en lui annonçant qu'il allait amener quatre personnes dont l'avocat Savoye, chef de l'association germanique des Deux-Ponts.¹⁸ Cette activité politique intense de printemps 1832 s'achève par la participation à la fête de Hambach, où Boerne est non seulement célébré comme un des leaders moraux de l'opposition libérale et républicaine, mais où il se trouve mis en contact direct avec des activistes révolutionnaires réunis en grand nombre.

Après un voyage en Suisse, il regagne Paris début novembre, où il renforce les contacts avec l'opposition allemande, en participant de nouveau à l'ancienne association pour la liberté de la presse qui, après les événements de juin 1832, s'est transformée en association patriotique, le *Deutscher Volksverein*. Cette intensification s'explique sans doute par l'attente d'événements révolutionnaires en Allemagne, conviction que Boerne porte en lui depuis la fête de Hambach. En effet, il semble bien qu'il ait été au courant du plan qui consistait à soulever l'Allemagne à partir d'une prise de pouvoir révolutionnaire à Francfort, centre politique présumé de la Confédération germanique. Lorsque, le 30 mars 1833, 200 à 300 étudiants donnent l'assaut au poste de police central de Francfort et tentent d'armer le peuple de la ville (qui cependant ne bouge pas),

¹³ Hans-Joachim RUCKHÄBERLE, *Frühproletarische Literatur. Die Flugblätter der deutschen Handwerksgesellenvereine in Paris 1832-1839*. Kronberg 1977, p. 13 et 23.

¹⁴ RUCKHÄBERLE, *Frühproletarische Literatur*, p. 75.

¹⁵ ELSTER t. VII, p. 79.

¹⁶ BÖRNE, *Sämtliche Schriften* t. V, p. 188.

¹⁷ RUCKHÄBERLE, *Frühproletarische Literatur*, p. 75.

¹⁸ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. V, p. 912.

Boerne, qui, dans des termes voilés, avait annoncé l'événement quatre jours auparavant à son amie Jeanette Wohl,¹⁹ quitte Paris pour finalement rencontrer les chefs de la tentative de putsch à Strasbourg où ils se sont réfugiés après l'échec de leur entreprise. La triste fin de cette affaire, qui marque la ruine des espoirs révolutionnaires en Allemagne, consacre chez Boerne un retrait des activités politiques de premier plan.

Car à la différence d'autres tel G. Büchner, il ne peut suivre la fraction radicale de l'opposition démocratique qui franchit le pas vers une organisation en société secrète. Malgré quelques contacts personnels, il reste étranger aussi bien à la Ligue des Bannis qui se forme à Paris en 1834 qu'à la Ligue des Justes qui se constitue en 1836/37 à partir de l'aile radicale des Bannis. Si, au printemps 1834, il caresse l'espoir que les « Paroles d'un Croyant » de Lamennais pourraient réveiller un enthousiasme nouveau pour la Révolution, s'il s'emploie activement à répandre cet espoir en traduisant l'oeuvre de Lamennais et en distribuant gratuitement une partie de sa traduction parmi les ouvriers allemands de Paris,²⁰ si cette activité le met en contact avec d'autres animateurs de l'opposition allemande parisienne tel l'ouvrier typographe Julius Goldschmidt²¹ qui joue un rôle important dans l'association patriotique et dans les Bannis, nous n'en concluons par pour autant que Boerne ait pris une part active à l'évolution idéologique qui, sous l'impulsion de certains néobabouvistes français, conduit les Bannis vers une réflexion de type socialiste ou présocialiste. Au contraire, Boerne retourne à une activité de critique littéraire et historique traditionnelle en publiant des articles dans la presse française et en travaillant à une « Histoire de la Révolution française »,²² projet qui ne dépassera pas le stade d'une documentation de travail volumineuse. Ce travail d'historiographe, qui aurait mis Boerne en concurrence avec les historiens libéraux « établis » tel Thiers, Mignet, Dupont de l'Eure, etc., marque bien que, pour des raisons tactiques, il a abandonné la scène politique afin d'engager une réflexion de fond sur le problème de la révolution. En cela, il poursuit d'ailleurs une trajectoire similaire à celle de Heine qui s'est, lui, tourné vers les problèmes théoriques dès automne 1832.

¹⁹ BÖRNE, *Sämtliche Schriften* t. V, p. 504 sq. Il est vrai que Boerne en parle comme de quelque chose de fort invraisemblable. Mais pour qui connaît un peu son style destiné à tromper des censeurs éventuels, l'allusion paraît claire.

²⁰ BÖRNE, *Sämtliche Schriften* t. V, p. 757.

²¹ Inge RIPPmann n'a pu identifier ce Goldschmidt (*Sämtliche Schriften* t. V, p. 757 sq.) qui était un des chefs les plus actifs de la fraction « ouvrière » de l'association patriotique ainsi que de la Ligue des Bannis (cf. RUCKHÄBERLE, *Frühproletarische Literatur*, passim).

²² LOUIS BÖRNE, *Etudes sur l'Histoire et les Hommes de la Révolution française*, publié par Joseph DRESCH, Lyon/Paris 1952. Le manuscrit se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque Nationale.

Le retour de Boerne aux sources historiques et idéologiques est enfin illustré par le journal »La Balance. Revue allemande et française« qu'il conçoit à la fin de l'année 1835 et qui, de février jusqu'à juin 1836, verra paraître trois numéros. L'échec commercial de cette entreprise a contribué pour beaucoup à en minimiser la portée aussi bien sur le plan biographique que sur celui, plus important, de l'évolution idéologique de Boerne. Publiée à Paris en langue française, »La Balance« était bien plus qu'une spéculation financière: elle est l'expression de la tâche que Boerne s'est assignée pendant les deux dernières années de sa vie: rapprocher l'Allemagne et la France, travailler à leur compréhension mutuelle, à l'union de leurs peuples, base d'un ordre démocratique de l'Europe toute entière.²³ En se faisant ainsi l'interprète de l'Allemagne à Paris, d'une Allemagne considérée avant tout comme une entité idéale, en se proposant d'expliquer la littérature et la philosophie allemandes à l'opinion publique française, Boerne est retourné à une perspective politique à long terme, au détriment de l'actualité au jour le jour. Nous reviendrons tout-à-l'heure sur ce fait important et nous nous bornons pour l'instant à conclure ce tableau biographique en précisant que Boerne, atteint de phtisie dès l'âge de 37 ans et se sachant condamné depuis longtemps, meurt le 12 février 1837 à Paris après une agonie de quatre semaines.

Quant à Heine, étant donné qu'il s'agit de choses relativement connues, il est inutile, me semble-t-il, de développer tous les aspects de ces activités politiques et littéraires à Paris, et je me contenterai ici de rappeler brièvement quelques points caractéristiques qui mettent en lumière les convergences et les divergences qui nous occupent.

Quand, au mois de mai 1831, Heine s'installe en France, il est conscient du fait qu'il est arrivé à un tournant décisif de sa vie. Il sait qu'il est en train de consommer une rupture avec l'Allemagne, – d'abord sur le plan politique, dans la mesure où il voit clairement que sa fonction d'écrivain public, telle qu'il la conçoit, l'amènera à prendre des positions qui lui barrent à jamais le chemin du retour, ensuite sur le plan individuel, puisque l'exil parisien n'est que l'aboutissement logique de l'échec de toutes les tentatives d'intégration dans la société allemande qui lui a refusé la place ou le poste – rémunéré – auxquels il pensait avoir droit.²⁴ Ainsi, l'installation de Heine à Paris signifie pour lui l'obligation de vivre des fruits de son travail d'écrivain. Boerne, notons le bien, possède une petite fortune personnelle qui l'expose moins aux contraintes du travail littéraire. Mais

²³ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. II, pp. 905–923.

²⁴ Pour tout ce paragraphe, cf. Michael WERNER, *Genius und Geldsack, Zum Problem des Schriftstellerberufs bei Heinrich Heine*, Hambourg 1978, pp. 36–38 et 72–82.

pour Heine, ces contraintes l'amènent à élargir la base matérielle de son existence en tentant d'ouvrir le marché français à ses produits. Or, un tel effort d'insertion dans la vie littéraire française suppose une réorientation thématique, une adaptation aux données du marché français, aux goûts et aux intérêts du public. Tout en continuant d'écrire pour le public allemand, Heine cherche donc à se faire admettre parmi les écrivains français. Cette volonté d'insertion a influencé non seulement son attitude vis-à-vis des autorités établies en France, elle agit aussi sur sa conduite vis-à-vis des réfugiés allemands qui ont tendance à se replier sur eux-mêmes en attendant un changement politique en Allemagne. Ainsi avant d'exprimer un choix politique, la distance grandissante entre Heine et les réfugiés radicaux relève des nécessités de l'exercice de son métier. Si Heine, dans son livre sur Boerne, présente cette priorité de l'activité littéraire et poétique dans sa configuration idéale en se faisant l'apôtre de l'autonomie de l'art face aux »politicien« Boerne, il ne faut cependant pas oublier le fondement matériel de cette opposition.

Il noue des relations avec des Saint-Simoniens qui lui ouvrent les colonnes du »*Globe*« dès 1831, il est introduit dans des cercles littéraires où il fait la connaissance des auteurs les plus illustres du moment, V. Hugo, Vigny, Sainte-Beuve, Balzac, George Sand, Th. Gautier, pour ne citer que ceux dont la mémoire a grandi avec le temps. Il prend une part active à l'»Europe Littéraire«, journal unique en son genre qui se propose l'objectif de fonder une république des esprits à l'échelle européenne et où Heine est responsable du domaine allemand. Enfin, à la fin de l'année 1833, il signe un contrat avec l'éditeur le plus important des romantiques français, Eugène Renduel, portant sur la publication de ses œuvres complètes. Jusqu'en 1835, paraissent 5 volumes, dont 3 composés de traductions d'œuvres existantes et deux, les volumes »De l'Allemagne« écrits spécialement en direction du public français. Avec cette présentation en auteur »complet«, Heine semble être au bout de ses efforts.

En réalité, il ne s'agit bien sûr pas d'une évolution linéaire, mais de quelque chose de plus complexe. D'une part, Heine continue, nous l'avons dit, à écrire pour le public allemand, puisque ce qu'il veut, ce n'est pas échanger le marché allemand contre le marché français, mais bien agir sur les deux à la fois. Par conséquent, il reste en situation de concurrence avec les autres écrivains allemands à Paris, et notamment avec Boerne. D'autre part, les rapports entre le littéraire et le politique sont extrêmement compliqués. Heine n'a jamais abandonné la politique pour la littérature, comme certains critiques, et parmi eux Boerne, le lui ont reproché. Ceci est vrai d'abord sur le plan de la pratique littéraire. Heine publie bien en 1831/32 une série d'articles importants consacrés à la vie politique française. Mais en choisissant pour cela les colonnes de la »Gazette d'Augs-

bourg», qui était le journal libéral le plus important en Allemagne, en préférant ainsi un nombre de lecteurs élevé à une liberté d'expression totale, il opte pour une solution qui impose des compromis politiques et des concessions à la censure. Boerne, lui, adopte la solution contraire en publiant ses articles directement sous forme de livre, sans censure préalable, mais à diffusion plus limitée.

En dehors de ce travail de publiciste, Heine poursuit également des activités politiques proprement dites. A la fin de février 1832, ils participent (comme Boerne) à la fondation de l'association pour la liberté de la presse à Paris,²⁵ et le 5 mars, il est élu, avec Boerne, au comité de direction provisoire de l'association,²⁶ détail qu'il oubliera volontiers dans le récit des événements qu'il donne en 1840. Par ailleurs, il garde des relations amicales avec des émigrés politiques influents tel J. Venedey, Joseph Garnier, D. Pistor, pour n'en citer que quelques-uns. En janvier 1835, il va jusqu'à publier, dans le journal de la Ligue des Bannis, un article où il prophétise la révolution allemande future,²⁷ extrait de son livre »Zur Geschichte der Religion und Philosophie in Deutschland«, et nous avons pu montrer qu'avec cette publication, il intervient directement dans la discussion importante menée par les ouvriers allemands à propos de l'opportunité d'une action révolutionnaire immédiate.²⁸ Le fait mérite attention, même si Heine, pour arriver à sa conclusion politique, a emprunté un chemin tout-à-fait distinct de celui des ouvriers allemands – d'où une certaine incompréhension, voire une hostilité des lecteurs ouvriers. Enfin, il me semble capital que le retrait politique opéré par Heine ne le met nullement à l'abri de la répression policière en Allemagne, et qu'il est frappé au même titre que les autres écrivains de la *Jeune Allemagne*, Boerne compris,²⁹ par l'interdiction prononcée par la Diète en décembre 1835.

Et pourtant, il est notoire que les deux frères d'armes de 1831 ont pris leurs distances l'un vis-à-vis de l'autre, et qu'en 1835, ils sont loin de se présenter unis devant l'opinion publique. Qu'est-il advenu de leur com-

²⁵ RUCKHÄBERLE, *Frühproletarische Literatur*, p. 13.

²⁶ Michael WERNER (ed.), *Begegnungen mit Heine. Berichte der Zeitgenossen*, Hambourg 1973, t. I, p. 262 sq.

²⁷ Heinrich HEINE, *Die zukünftige Revolution Deutschlands*. In: *Der Geächtete*, t. I, pp. 262–267.

²⁸ Jacques GRANDJONC/Michael WERNER, Wolfgang Strähls »Briefe eines Schweizers aus Paris« 1835, Trêves 1978, p. 26 sq.

²⁹ Notons que, formellement, Boerne n'a pas été compris dans l'interdiction collective de décembre 1835, déclenchée surtout par le caractère antireligieux et »immoral« de certains écrits de la *Jeune Allemagne*. Cependant, Boerne a été frappé individuellement par les mêmes mesures de répression autant qu'il doit être considéré comme le père spirituel politique au sens large de la *Jeune Allemagne*.

bat commun, et pourpquoi leur identité de vue s'est-elle transformée en conflit ouvert?

Boerne a été le premier à critiquer publiquement son collègue, en soumettant, dans sa 109^e lettre de Paris, datée du 25 février 1833, l'ouvrage »De la France« de Heine à une critique acerbe. Puis, les 30 et 31 mai 1835, dans deux articles en français parus dans le »Réformateur«, il attaque violemment Heine à propos des deux volumes »De l'Allemagne«. Heine ne lui répond pas en public (à moins de voir dans le personnage de Simson des »Mémoires de Monsieur de Schnabelewopski« une caricature de Boerne),³⁰ mais il fait savoir par personnes interposées qu'il n'a rien de commun avec Boerne, ni au niveau de sa vie privée ni sur le plan politique.³¹ Quant à la justification officielle de son attitude, il se la réserve pour son mémoire sur Boerne qui paraît en 1840, trois ans après la mort de celui-ci. A côté des ces manifestations publiques de leur différend, nous possédons aujourd'hui un certain nombre de témoignages de caractère privé qui permettent d'éclaircir les reproches mutuelles. Nous savons que Heine, dès leur première rencontre à Paris en septembre 1831, a exprimé des réserves devant le projet avancé par Boerne, d'éditer un journal commun,³² c'est-à-dire devant une institutionnalisation de leur communauté de combat, qu'il a volontairement brouillé le jeu en prenant des attitudes quelque peu équivoques qui ne pouvaient que susciter la critique de Boerne, on dirait même qu'il a cherché cette critique d'une certaine manière. Boerne, de son côté, s'est laissé prendre en considérant d'un oeil de plus en plus méfiant le comportement de Heine.

Il me paraît justifié de traiter de ces divergences d'abord à un niveau psychologique, étant donné que les jugements personnels ont joué un rôle non négligeable dans les appréciations réciproques, et je rappelle à cet propos simplement l'importance du »caractère« de Boerne et de Heine qui, on le sait, a été largement discuté de part et d'autre, en particulier sous la forme de l'antithèse *Talent-Charakter*.

En premier lieu, il convient de constater que Boerne peut être fortement impressionné par des moments solennels, qu'il se laisse emporter par des enthousiasmes ponctuels. Ainsi, les réunions populaires de l'Association patriotique, la fête de Hambach, ont pu éveiller en lui des senti-

³⁰ C'est ainsi que la plupart des critiques de l'époque l'ont entendu; voir à ce sujet les explications de N. OELLERS (cf. note 4), pp. 72 et 89. Les »Mémoires de M. de Schnabelewopski« étant publiés en 1834, il s'agirait donc d'une réplique des accusations portées par Boerne en 1833.

³¹ O. L. B. WOLFF, Briefe geschrieben auf einer Reise längs dem Niederrhein, durch Belgien und Paris. In: Phönix, 1835, Nr. 115 (15. Mai).

³² BÖRNE, Sämtliche Schriften t. V, p. 12.

ments profonds, ancrer des convictions politiques stables et puissantes. Cette sensibilité se trouve contrebalancée par une méfiance instinctive envers des individus pris isolément, qui se manifeste d'ailleurs non seulement à l'égard de Heine, mais aussi face à des personnes peu enclins à des trahisons politiques tels J. Garnier ou J. Venedey.³³ On remarquera que cette méfiance est particulièrement vive vis-à-vis de personnages dits »brillants«, faisant preuve de facilités intellectuelles ou mondaines. Heine au contraire est naturellement confiant lorsque les gens l'abordent sans prétention ni humilité. Il est même fasciné par des personnalités ambiguës,³⁴ mais se méfie en revanche des situations passionnelles, des comportements incontrôlés. Au titre de cette différence de mentalité, on ne peut pas ne pas citer la typologie qu'utilise Heine pour caractériser Boerne et indirectement, sa propre nature: je parle de l'opposition nazaréen-hellène.

Elle désigne à la fois des courants idéologiques qui agissent sur l'histoire et les individus en dehors de toute perspective historique. Le nazaréen, pour Heine, est en général maigre, ascétique, spiritualiste attaché aux idées jusqu'à nier toute référence à la matière, hostile à la sensualité, au plaisir, à la jouissance gastronomique, alors que l'hellène aime la bonne chair, a tendance à l'obésité, qu'il est sensualiste, veut réinstaller la matière dans ses droits naturels et qu'il est tourné résolument vers le monde réel. Sur le plan idéologique, le nazaréen tend vers un déisme puritain défendu souvent avec un fanatisme extrême, alors que l'hellène s'oriente plutôt vers un panthéisme rationaliste qui lui permet l'épanouissement de sa personnalité. En présentant Boerne comme le type même du nazaréen, comme la concrétisation par définition du spiritualisme judaïque, Heine cherche à le rattacher à un courant idéologique dépassé par l'avènement de l'ère industrielle, tandis que sa propre position apparaît comme étant conforme aux tendances profondes de l'histoire contemporaine, de l'esprit du temps. Nous avons, en décrivant cette opposition construite par Heine à des effets de démonstration, déjà largement empiété sur le domaine idéologique. Avant de nous y engager réellement, revenons un instant au niveau psychologique.

La notion de »frères ennemis« implique qu'il y a une rivalité. Il est tout à fait évident, qu'une telle rivalité a influencé les comportements respectifs.

³³ BÖRNE, Personen- und Adressenverzeichnis, Börne-Archiv, Stadt- und Universitätsbibliothek Frankfurt a. M., Nr. 300, p. 12 et 27.

³⁴ Citons simplement l'aventurier politique Johannes Witt von Döring, le chevalier d'industrie Ferdinand Friedland, et encore les éditeurs musicaux Léon et Marie Escudier.

Elle est déjà sous-jacente à la première rencontre des deux hommes en 1827, à la suite de laquelle Heine écrit à son ami protecteur Varnhagen: *Börne ist viel besser als ich, viel größer – aber nicht so großartig.*³⁵ Boerne, de son côté, ne peut pas se cacher que Heine a favorablement impressionné Jeanette Wohl, ce qui vaut à cette dernière toute une série de railleries entremêlées de petites crises de jalousie.³⁶

Cette rivalité a d'abord un fondement matériel, dans la mesure où les deux écrivains se concurrencent sur le marché limité de la littérature oppositionnelle des années trente. Boerne nous en donne un exemple caractéristique lorsqu'il raconte qu'à l'annonce de la parution imminente des tomes 3 et 4 des «Lettres de Paris», préparée dans le plus grand secret, la mine de Heine se serait brusquement assombrie, de peur que cet événement ne nuise à l'accueil, dans le public, de ses «Französische Zustände», parus en même temps.³⁷ Qu'il s'agisse de la part de Boerne d'une observation juste ou d'une interprétation malveillante qui, à ce moment là, donnerait des indications sur ses propres préoccupations à lui, elle reflète en tout cas bien le climat réel de la concurrence qui existe entre les deux hommes.

La rivalité se joue ensuite sur le plan des idées. Boerne et Heine se sont consacrés tous deux à une cause commune, l'émancipation des peuples. La critique littéraire, de quelque école que ce soit, les instances politiques de l'Allemagne, sont d'accord pour voir en eux les pères spirituels de la jeune littérature oppositionnelle des années trente, et ni Heine ni Boerne ne renient cette paternité. Or, ils n'ont pas pris le même chemin pour arriver à ce résultat. Leurs analyses politiques divergent sur des points essentiels – nous y reviendrons – et se trouvent donc en concurrence. Là encore, le problème a été bien cerné par les deux protagonistes eux-mêmes, et je ne cite pour exemple que le passage du livre sur Boerne où Heine attribue les attaques de Boerne à des motivations personnelles:

*alle seine Anfeindungen waren am Ende nichts anderes als der kleine Neid, den der kleine Tambour-Maitre gegen den großen Tambour-Major empfindet: er beneidete mich ob des großen Federbusches, der so keck in die Lüfte hinein-jauchzt, ob meiner reich gestickten Uniform, (. . .) und ob der Geschicklichkeit, womit ich den großen Stock balanzire (. . .).*³⁸

Ces propos laissent transparaître également le troisième niveau actionné par la rivalité, celui des qualités esthétiques. Heine reproche à Boerne

³⁵ Heinrich HEINE, Werke, Briefwechsel, Lebenszeugnisse, Säkularausgabe (sigle: HSA), Berlin/Paris 1970 sq., t. 20, p. 323.

³⁶ Voir BÖRNE, Sämtliche Schriften, t. IV, passim, en particulier pp. 851, 862, 871 sq.; cf. également DHA t. 11, p. 437.

³⁷ BÖRNE, Sämtliche Schriften, V, 441.

³⁸ ELSTER, t. VII, p. 99.

d'avoir été finalement jaloux du poète et des capacités de production qu'il pouvait mettre dans la balance en tant que tambour-major de la bonne cause. Or, nous savons que, jusqu'en 1831, Boerne rend pleinement justice au génie littéraire de Heine, d'autant plus qu'il le suppose être au service des objectifs politiques communs. A partir de 1832, il expose l'antithèse du talent et du caractère, c'est à dire il reproche à Heine de cacher son manque de principes derrière un artifice de créations linguistiques éblouissantes. S'il continue donc de lui reconnaître des qualités artistiques indéniables, il en profite pour inverser cette appréciation positive en accusation: Heine, à force de courir après les effets de style, aurait perdu ses convictions. En revanche, il ne fait pas de doute que Heine, en tant que styliste, s'est toujours placé au-dessus de Boerne quand bien même il lui reconnaît une maturité politique supérieure, comme c'était le cas dans les années vingt. Toujours est-il qu'au fond, aussi bien pour Heine que pour Boerne que pour les instances de surveillance qui jugent dangereux les écrits des deux auteurs, le problème esthétique est indissociable de celui du contenu, qui est avant tout p o l i t i q u e.

Les divergences politiques résultent pour une large partie de l'analyse différente qu'ils font de la situation de l'Europe à la suite de la Révolution de Juillet.

D'abord en ce qui concerne la France: ils constatent d'un commun accord que la Révolution de Juillet n'a fait que substituer à l'aristocratie du sang une nouvelle aristocratie de l'argent qui aurait détourné l'action révolutionnaire du peuple à ses propres fins. Mais cette constatation amène Heine et Boerne à des conclusions différentes. Pour Boerne, il faut immédiatement récidiver afin de chasser les usurpateurs du pouvoir. La révolution s'est arrêtée à mi-chemin, il faut donc l'accomplir, d'où l'activisme de Boerne qui, en 1832/33, prêche l'action révolutionnaire. Or, le symbole de cet inachèvement de la révolution est pour Boerne Louis-Philippe, le monarque constitutionnel porté au pouvoir par la bourgeoisie possédante. C'est pourquoi Boerne est comme hanté par l'idée d'anéantir la monarchie constitutionnelle pour instaurer la république, qui, selon lui, est la seule garantie d'un pouvoir véritablement populaire et démocratique.

Heine, dont la conception de l'histoire porte l'empreinte hégélienne, voit dans la mésaventure des révolutionnaires de 1830 l'expression d'une constellation sociale précise: si la bourgeoisie l'a emporté en 1830, c'est que son dynamisme politique a été supérieur à celui des autres forces sociales. Car pour Heine, une révolution politique ne fait que traduire dans les faits une situation idéologique, morale et sociale établie préalablement. C'est donc sur ce processus qu'il faut agir pour assurer le succès de

la prochaine révolution, la « vraie ». Ainsi Heine justifie-t-il son retrait de la scène politique, son désengagement face aux partis, voire sa conciliation partielle avec le système politique de la Monarchie de Juillet.

Cette conception différente de l'histoire et de la révolution se vérifie également à l'égard de l'Allemagne. Boerne est d'une intransigeance extrême et s'engage à fond dans une politique tendant à renverser le système en place. Au printemps 1832, l'agitation politique en Allemagne de Sud lui annonce un foyer prérévolutionnaire qu'il faut attiser coûte que coûte, et la fête de Hambach le renforce dans la conviction que le moment de passer à l'action est proche. Heine, au contraire, ne croit pas à l'avènement proche d'une révolution: *Ich glaube nicht so bald an eine deutsche Revolution und noch viel weniger an eine deutsche Republik*, écrit-il en juin 1832, car pour lui, les Allemands respectent trop les autorités et les personnes qui les incarnent pour admettre le règne abstrait de la loi républicaine.³⁹ C'est la raison pour laquelle, selon lui, il faut d'abord accomplir une révolution d'ordre moral (la libération de l'être humain des contraintes qu'a fait peser sur sa conscience le puritanisme chrétien) et d'ordre religieux (le dépassement du christianisme pour une synthèse panthéiste qui pousse jusqu'au bout le processus de libération de l'esprit engagé par la réforme de Luther). Alors que Boerne attend de l'instauration d'une république démocratique une transformation sociale profonde, Heine attend de la transformation sociale achevée une révolution politique qui ne sera que la consécration de cette transformation. Ainsi, on voit que la forme du gouvernement est pour Boerne une question capitale,⁴⁰ puisque elle est l'objectif prioritaire de l'action, alors que Heine n'y voit qu'un problème secondaire dont la mise en avant détourne des vraies questions du moment. Cette position permet à Heine de conclure des alliances provisoires avec le mouvement constitutionnel, voire de combattre certaines revendications républicaines, tout en insistant sur le fait qu'il ne faut pas perdre de vue l'ennemi commun, les forces conservatrices; mais elle ne le met nullement à l'abri des attaques du camp républicain qui, bien au contraire, le considère comme un déviationniste dangereux, un traître à la bonne cause qui, pour sa tranquillité personnelle, affiche des positions contradictoires. Alors que Heine reproche à Boerne de ne comprendre que l'aspect extérieur de la révolution, de s'arrêter aux problèmes de forme et de personnes, Boerne accuse Heine de se jouer des choses pour l'amour des bonmots.⁴¹ Désarmé devant la démarche dialectique de Heine, il note amèrement:

³⁹ ELSTER, t. V, p. 137-140.

⁴⁰ Cf. Barthélémy OTT, *La Querelle de Heine et de Börne*, Lyon 1935, p. 75.

⁴¹ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. II, p. 897.

*Du liesest diese oder jene Seite von Heine, wo sich eine falsche, abgeschmackte oder lächerliche Behauptung findet. Beeile Dich ja nicht, sie zu widerlegen, schlage nur das Blatt um, denn Heine selbst ist schon umgeschlagen und widerlegt sich selbst.*⁴²

Heine et Boerne s'opposent enfin sur le plan des idées religieuses. Pour Heine, la révolution morale et religieuse qu'il entend promouvoir, signifie la fin du spiritualisme chrétien, l'abdication du Dieu transcendant du déisme au profit d'un dieu «à visage humain», dirait-on aujourd'hui, qui réunifie la matière et l'esprit, le christianisme ayant rempli sa mission historique. Boerne considère ces attaques contre le christianisme comme une atteinte au fondement même de la nature humaine, qui a besoin de la foi et de l'amour enseignés par les chrétiens. Derrière cette appréciation se cache en fait une discussion largement débattue dans la presse française des années trente. Une fraction radicale des républicains, imprégnée d'un christianisme élémentaire qui comprenait l'enseignement chrétien essentiellement comme une doctrine égalitaire, assimilaient la volonté d'enrichissement de la grande bourgeoisie au pouvoir au matérialisme philosophique du 18^e siècle et à l'athéisme présumé de Voltaire.⁴³ Face à la débauche matérialiste du 18^e siècle, le renouveau religieux du 19^e et en particulier le catholicisme révolutionnaire de Lammenais apparaissaient comme un retour aux sources du christianisme, à l'enseignement démocratique du Christ. Aussi, Boerne pouvait-il qualifier l'attitude de Heine de *furieusement rococo*.⁴⁴ Pour Heine, étant donné sa conception du progrès démocratique, le phénomène Lamennais constitue une aberration de l'histoire, l'union monstrueuse de deux principes incompatibles, du spiritualisme religieux et du jacobinisme politique.⁴⁵ Ainsi, à l'intérieur de l'opposition politique allemande, le désaccord entre Heine et Boerne apparaît en effet comme un double antagonisme personnel et théorique, tel qu'il est résumé par la formule des «frères ennemis».

Cependant, l'analyse critique de la parenté entre les deux écrivains ne peut s'arrêter à cette constatation qui correspond grosso modo aux images figées que les deux hommes donnent l'un de l'autre. En regardant de plus près les jugements respectifs, on est amené à relever un certain nombre de renversements d'apparence paradoxale.

⁴² Nous citons ce passage d'après la version allemande, (in: *Blätter für literarische Unterhaltung* 1853, N^{os} 217 à 220) qui, sur ce point, paraît plus heureuse et plus proche de Boerne que celle du *Réformateur*.

⁴³ Cf. GRANDJONC/WERNER, W. Strähls Briefe eines Schweizers aus Paris, pp. 23 et 28 sq.

⁴⁴ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. II, p. 898.

⁴⁵ Cf. ELSTER, t. VI, p. 291 sq.; t. IV, p. 221.

Ainsi, par exemple, les philologues ont pu établir que Heine, dans son livre sur Boerne, fait tenir son adversaire certain propos sur ses relations avec Metternich et sur la maison Rothschild qu'il a lui-même rédigés dans le cadre de ses écrits italiens mais qu'il a retirés du texte avant la mise à l'impression.⁴⁶ De même, il attribue à Boerne des déclarations sur la nature de l'amour qui correspondent presque littéralement à un texte qui exprime ses propres opinions à ce sujet⁴⁷. Enfin, nous avons vu Heine passer délibérément sous silence sa propre participation à l'association pour la liberté de la presse lorsqu'il met en avance celle de Boerne. Ces transferts de texte ou de rôles sont en fait le signe d'une projection: Heine projette une partie de son propre passé sur celui qu'il présente pourtant comme son antithèse vivante.

Inversément, Boerne fait grief à Heine de présenter Paris comme la tête de la France et de ne laisser à la province que le rôle des membres qui exécutent les pensées émanant de la tête.⁴⁸ Or, c'est précisément ce que Boerne a lui-même déclaré à son arrivée en France.⁴⁹ Par ailleurs, il se scandalise lorsqu'on lui rapporte un ragot sur la personne de Heine qui aurait déclaré que Metternich n'aurait qu'une seule chance d'acheter ses services: s'il mettait à sa disposition toutes les filles de joie de Paris.⁵⁰ Or, quelques semaines plus tard, Boerne écrit lui-même dans sa 66^e «lettre de Paris» qu'il se laisserait acheter par n'importe quel prince allemand pour une livre et demie de tabac de bonne qualité.⁵¹ Le vice n'a changée que de nom. Enfin, à la première lecture des articles de Heine consacrés au «Salon de 1831», il reproche à leur auteur de se détourner du domaine politique pour ne parler que de l'art.⁵² Au bout de quelques jours, il rectifie cependant le tir en déclarant que la démarche de Heine constitue en fait une manière habile de glisser des considérations politiques ou philosophiques là où on ne les attend pas, pour annoncer enfin à son amie qu'il pourrait bien, à l'avenir, faire sienne la technique de Heine.⁵³ Tout ceci semble indiquer que derrière les accusations mutuelles se cache en fin de compte un problème d'identité.

A l'appui de cette hypothèse, nous pouvons citer certains rapprochements pratiques et même idéologiques qui s'opèrent à partir de 1835. On

⁴⁶ BRIEGLER, p. 778-781; DHA t. 11 (ed. H. KOOPMANN), p. 426.

⁴⁷ DHA t. 11, p. 20, 194, 437.

⁴⁸ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. II, p. 885 sq.

⁴⁹ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. III, p. 7: *Die Städte, die Dörfer, sind Misthaufen, bestimmt, Paris zu düngen.*

⁵⁰ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. V, p. 36.

⁵¹ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. III, p. 446.

⁵² BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. V, p. 77 sq. Heine présente lui-même l'affaire sous cet angle (ELSTER t. VII, p. 104).

⁵³ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. V, p. 111.

remarquera à ce titre, par exemple, que le programme de »La Balance« de janvier 1836 correspond étrangement à la pratique littéraire engagée par Heine depuis 1833 dans »l'Europe littéraire« et dans ses volumes »De l'Allemagne«. Boerne aussi bien que Heine s'assignent le rôle d'un médiateur spirituel entre la France et l'Allemagne, d'un interprète qui traduit soit dans sa propre langue, soit dans celle de ses hôtes la réalité respective des deux pays. Notons en passant que Boerne exclut l'actualité politique du programme de son journal⁵⁴ de la même façon que Heine l'a pratiqué trois ans auparavant en s'associant à »l'Europe littéraire«, ce qui à l'époque lui a valu des reproches acides de la part de Boerne.⁵⁵

Même concordance de vue quant au sens qu'ils donnent au patriotisme allemand dont ils se réclament et qu'ils défendent contre les aspirations chauvinistes des nationalistes allemands. Une comparaison entre les pages consacrées par Boerne à ce sujets dans son »Menzel le Gallophage« de 1836 et la Préface à »Deutschland. Ein Wintermärchen« fait apparaître des positions quasiment interchangeables, constatation qui est corroborée par la similitude des arguments qu'utilise la critique nationaliste à l'encontre des deux écrivains.

Ce rapprochement sur le plan de leur conception du patriotisme est sans doute dû à la reconnaissance commune de leur statut d'écrivain exilé.⁵⁶ C'est Heine qui, précisément à propos de Boerne et dans des termes quelque peu émouvants, dépeint les douleurs de cette situation au début du livre 5 de son ouvrage sur Boerne, en exprimant ainsi une solidarité profonde. Et lorsque Boerne, également dans »Menzel le Gallophage«, fait passer en revue les luttes politiques des années écoulées en affirmant *Ich bin müde wie ein Jagdhund und möchte »Florentinische Nächte« schreiben*,⁵⁷ mais en concluant qu'il faut quand-même se battre jusqu'au bout il fait non seulement lui-même le rapprochement avec son rival, mais trouvera un écho direct chez Heine, dans le poème »Enfant perdu« du »Romanzero«, pour ne citer qu'un exemple parmi d'autres.

Ceci nous amène à relever le problème du décalage dans le temps des désaccords entre les deux hommes.⁵⁸ Il est clair que par exemple l'opposition nazaréen-hellène appliquée par Heine à la situation respective des années trente perde sensiblement de son acuité lorsqu'on la confronte

⁵⁴ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. V, p. 776.

⁵⁵ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. V, p. 494 et t. III, p. 864.

⁵⁶ Cf. Inge RIPPmann, *Heines Denkschrift über Börne. Ein Doppelporträt*, in: *Heine-Jahrbuch* 1973, pp. 56-58.

⁵⁷ BÖRNE, *Sämtliche Schriften*, t. III, p. 875.

⁵⁸ Inge RIPPmann a amorcé cette réflexion lors d'une discussion à l'occasion du colloque international de Düsseldorf (1972) consacré à Heine. Cf. *Internationaler Heine-Kongreß* 1972, Hambourg 1973, p. 249 sq.

au Heine souffrant de 1849 qui déclare publiquement ne plus être l'hellène quelque peu replet des beaux jours qui se moque des nazaréens moroses, mais un petit juif gravement malade, un homme malheureux.

Inversément, nous avons déjà vu que Boerne, par sa propre pratique, revient sur le jugement négatif qu'il a porté sur l'éloignement présumé des affaires politiques opéré par Heine en 1833.

Enfin, quant à l'attitude respective des deux écrivains face à la question sociale, notons que la critique traditionnelle qui attribue à Heine le privilège d'avoir perçu le rôle prédominant des problèmes sociaux alors que Boerne aurait été enfermé dans une vue petite-bourgeoise limitée aux affaires politiques du moment, ne tient, elle non plus, compte de ce décalage. Car au début des années trente, les déclarations de Heine et de Boerne ne se différencient que par des degrés d'appréciation, et c'est seulement à partir de 1840 que l'analyse de Heine s'approfondit, c'est à dire à un moment où Boerne repose au Père Lachaise depuis plus de trois ans!

Je pourrais, pour étayer l'hypothèse de l'analogie profonde des démarches respectives, aligner d'autres observations (par exemple sur la structure messianique de leur conception de la révolution), mais je ne veux pas abuser de votre patience.

Ainsi, l'opposition en »frères ennemis« s'avère finalement être une construction montée par les deux auteurs eux-mêmes, reprise et achevée par les différents courants idéologiques qui ont travaillé à l'histoire littéraire, une sorte d'extrapolation de contradictions internes à des fins de démonstration et de clarification. Tout se passe comme si, pour justifier sa propre identité, son image de marque, chacun déchargeait sur l'autre la partie de lui-même qui ne correspond pas à cette image. En réalité, ils sont profondément fascinés l'un par l'autre et n'arrivent pas à se défaire de l'empreinte respective.

J'en donnerai un dernier exemple. On admet généralement, et à juste titre, que Heine était doté d'une sensibilité extrême pour les mouvements d'opinion,⁵⁹ qu'il vivait l'oreille collée au rythme de ces mouvements. Or, quand il publie son livre sur Boerne en 1840, son appréciation de la situation comporte des erreurs monumentales:

1 – Il suppose que l'opinion publique attend de lui une réponse aux attaques lancées par Boerne en 1833 et 1835, alors qu'au contraire ces querelles sont oubliées depuis longtemps et qu'on se prépare à entendre un éloge de Boerne par Heine.⁶⁰

⁵⁹ Cf. OELLERS, *Die zerstrittenen Dioskuren*, pp. 75–77.

⁶⁰ Cf. par exemple *Leipziger Allgemeine Zeitung* 1840, p. 448 (13 février); *Der Pilot* 1840, p. 383 (30 juillet).

2 – Il se trompe quant à la vraie nature du culte de Boerne qui ne constitue nullement une acceptation quelconque des principes politiques défendus par Boerne mais qui signifie précisément le contraire: on range Boerne d'autant plus facilement parmi les héros de la nation que sa stratégie politique a échoué et que la mort l'a rendu inoffensif.

3 – Heine attend un large consensus sur les arguments qu'il présente alors que c'est une véritable levée de boucliers qu'il déclenche.

Ces erreurs ne peuvent s'expliquer que par une fixation profonde dans la construction antinomique que j'ai essayé de décrire. Accepter cette construction telle quelle équivaudrait à s'enfermer dans les contradictions respectives, à méconnaître le centre de gravité commun dont j'ai parlé au début. Il ne s'agit, bien entendu, pas de gommer les différences, mais de voir la particularité des démarches dans leur corrélation interne. Ainsi, le cas de Heine et de Boerne illustre non seulement un phénomène historique général – à savoir que deux positions politiques voisines soumises à une forte pression de l'extérieur ont tendance à se délimiter l'une par rapport à l'autre de façon agressive – mais en même temps, au delà des formes de rejet réciproque, nous percevons une relation particulière: des structures mentales analogues, voire une identité commune par rapport à laquelle se définit la spécificité des deux écrivains.